



## **Pour une psychologie sociale de la connaissance**

Nikos Kalampalikis

### **► To cite this version:**

Nikos Kalampalikis. Pour une psychologie sociale de la connaissance. Un regard sur les mondes communs, 2019. <hal-02501946>

**HAL Id: hal-02501946**

**<https://hal.science/hal-02501946v1>**

Submitted on 11 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Nikos Kalampalikis

## Pour une psychologie sociale de la connaissance

Ce n'est pas impunément qu'on propose la théorie d'un phénomène et qu'on en lance le concept. Pendant un bon moment, tout le monde l'ignore, mais, dès que son utilité commence à percer, vous êtes en butte à des reproches contradictoires. Les uns vous apostrophent en vous faisant grief de ce qu'il est appliqué à tort et à travers jusqu'à devenir un fourre-tout et vous invitent à prendre garde à ce qu'on y met. Les autres vous font remarquer qu'il reste imprécis, métaphysique et sans méthode rigoureuse. Un collègue américain me demandait : « Qu'est-ce qu'on fait avec ? » Du bon usage des représentations sociales : voilà, en somme, l'antienne qui revient constamment, avec pour thèmes dominants la nécessité de limiter leur place et de leur aménager une technique adéquate. Je peux essayer de remédier à ces inconvénients, mais il est évident que je ne me sens pas promu gardien de la pureté en la matière, à plus forte raison depuis que le concept voyage et que les gens en font ce qu'ils veulent. Et s'il n'est pas ce qu'il doit être, du point de vue de la rigueur et de la méthode, je ne peux que vous inviter à le critiquer, mais surtout à contribuer, par vos travaux, à le faire progresser. *Ma parole, dans ce domaine, a peut-être été la première, mais elle n'a pas l'autorité de la dernière.*

Ainsi démarre un manuscrit à ce jour inédit, inconnu et non publié de Serge Moscovici, probablement écrit à la fin des années 1980. Un tapuscrit non titré, sans références bibliographiques, retrouvé dans ses archives peu après son décès. Il s'agit d'un texte relativement court

sur la théorie des représentations sociales, étonnamment court pour un auteur qui écrit d'habitude longuement (voir Moscovici, 2013). Toutefois, ce manuscrit est dense et riche. Je voulais partager une partie de sa richesse lors de cette occasion unique. Surtout tirer des leçons pour l'avenir, car c'est aussi de l'avenir qu'il s'agit dans cet ouvrage.

Voici un texte, un de plus pourrait-on dire, sur les représentations sociales. Précisément. Voici un auteur qui, déjà à cette époque, n'a plus rien à prouver. Et qui, malgré tout, continue à utiliser sa plume pour approfondir, aller plus loin, mais aussi prendre ses distances, distances critiques, avec sa propre construction intellectuelle qui, en quelque sorte, ne lui appartient plus du fait de son extension et de son partage mondial. Il fallait oser, bien plus qu'on ne l'ose aujourd'hui, habitués à faire, refaire, ce que l'on sait, répéter, reproduire, parfois recycler, omettre d'approfondir par manque de temps ou par crainte d'ennuyer l'auditoire, mais aussi à cause des normes établies en la matière. On préfère laisser l'histoire des idées se reposer sur ses lauriers ou ses scories. D'autres préfèrent chercher à tout prix l'innovation, surtout celle issue de l'extérieur, d'un champ extérieur dont le positivisme nous submerge, nous oblige, nous fait fuir. Revenir sur des textes classiques, ici concernant cette psychologie sociale de la connaissance, a l'avantage de déconstruire les mystifications inutiles et de tenter d'innover « de l'intérieur » par une approche riche, pluridisciplinaire, actuelle (voir Kalampalikis, 2013).

À la lecture du manuscrit, nous sommes forcément tentés de lui donner un titre provisoire. Celui qui a émergé en premier était « Trois présupposés sur les représentations sociales ». Au lectorat de trancher, une toute prochaine publication rassemblant certains textes inédits de Serge Moscovici contiendra le détail de ce texte (Kalampalikis, 2019). Pour laisser la parole à l'auteur : « allons au charbon des problèmes concrets. »

Serge Moscovici pose d'emblée le paradoxe qui sert de fil conducteur à tous ses travaux sur la pensée ordinaire : « Comment les gens font-ils autant avec si peu, comment comprennent-ils ce dont ils n'ont ni savoir ni expérience directe, et arrivent-ils à créer un corps indépendant "d'idéologies" d'usage quotidien, qui jouent un rôle considérable dans les interactions normales, provenant de la science, mais liées à elle par des fils ténus ? » Le décor est planté. Épistémologique d'abord, car les conditions de transformation des connaissances de la science par la société, sans tomber dans le piège d'une hiérarchie de

formes de connaissance, ont été une énigme à laquelle il a consacré une large partie de son œuvre psychosociale. Politique ensuite, car, précisément, suivant les conclusions de Lucien Lévy-Bruhl, il considère que les explications du monde par ceux qui le vivent sont au moins aussi importantes que celles de ceux qui le scrutent et l'observent à distance. Par conséquent, il estime que l'étude de la pensée ordinaire, celle du sens commun, a le pouvoir de dévoiler les interférences avec le savoir scientifique, mais aussi et surtout avec le milieu social, cognitif et culturel des sujets sociaux. Anthropologique enfin, car il n'existe pas de société dans le monde et dans l'histoire qui ne fabrique pas son propre sens commun. Nous sommes devant un invariant avec une portée historique et culturelle de taille.

Nous pouvons imaginer aujourd'hui l'importance de cette prise de position épistémologique et politique qui, à l'époque, était aussi une prise de risque. D'autant plus que, de nos jours, l'accès au monde qui nous entoure, aux autres et à la science est devenu de plus en plus indirect. Il se fait pour l'essentiel via les médias qui nous informent, en temps réel, et nous donnent accès aux réalités des autres, proches et lointains. Des scènes médiatiques (y compris des réseaux sociaux) qui nous entourent, mais qu'on choisit pour être à peu près en phase avec nos idées, nos interactions, nos aspirations, nos appartenances groupales. De manière prémonitoire, Moscovici avait vu venir l'impact des réalités indirectes dès le milieu des années 1970 : « La quantité de connaissances et de réalités auxquelles nous avons indirectement accès dépasse très largement la quantité, qui diminue sans cesse, des connaissances et des réalités directes » (Moscovici, 1976).

Revenons à son manuscrit inédit. Le programme de recherches sur les représentations sociales est, selon lui, fondé sur une triple conviction :

- la *conviction* que cette notion est la seule qui nous ouvre la possibilité de saisir en termes psychologiques les diverses « idéologies » qui circulent dans la société ;
- la *certitude* que toute connaissance scientifique circule dans un milieu de représentations et que sa réception dépend de la dynamique intellectuelle et collective de celles-ci ;
- et, enfin, l'*assurance*, qui n'est pas moins forte, que la production des représentations sociales est devenue une division du travail dans notre société contemporaine. Les vulgarisateurs scientifiques [...] sont les « faiseurs de

représentations sociales » de notre société, tout comme nous avons des « faiseurs de science » et d'autres sociétés des « faiseurs de mythes ». L'existence de ceux-ci nous procure de nouveaux matériaux fascinants et la possibilité d'étudier quels sont les procédés qu'ils emploient pour réussir dans leur profession.

L'auteur revient sur les conditions de formation et l'utilité des représentations sociales. Il considère que « nous n'avons pas affaire à une notion, mais à un *phénomène* ». La tentative de compréhension et d'étude de ce dernier est l'objectif premier de ce programme de recherches. Comprendre comment les représentations sociales fonctionnent, « c'est comprendre comment l'esprit façonne les rapports et les institutions, puisque chaque rapport ou institution comporte des images et des notions qui non seulement les expriment, mais jouent le rôle de contraintes sociales servant à ordonner les gens et à trier les choses ».

Moscovici distingue deux types de représentations sociales : *humides* et *sèches*. Les premières façonnent notre réalité sociale et individuelle directement, tandis que les secondes le font indirectement. Les représentations *humides* sont davantage en rapport avec la conscience, donc l'existence, et les représentations *sèches* avec la science, donc la matière.

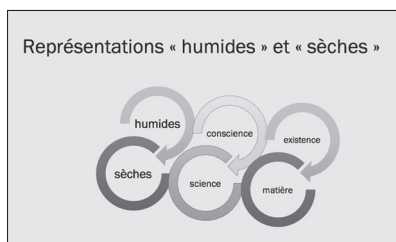


Fig. 1. Représentations sociales *humides* et *sèches*.

Ainsi, selon l'auteur, une théorie scientifique, par exemple physique, concernant la matière, ici les planètes, ne deviendra jamais une partie de leur être planétaire ni de notre façon d'agir. Tandis qu'une théorie sociale ou psychologique, concernant par exemple le pouvoir, l'inconscient, la famille, l'enfant, le moi, pénétrera dans la conscience collective, déterminera la compréhension que l'on a de soi, la compréhension que l'on a des autres, et ainsi modifiera l'existence même.

Faut-il rappeler ici l'impact de la psychanalyse dans la société française (Moscovici, 1961a et 1961b), l'étude magistrale du placement de malades mentaux dans des familles (Jodelet, 1989) et bien d'autres auteurs qui se sont inspirés de ces études ? Leur impact repose en très grande partie sur la capacité des auteurs de dévoiler dans leurs données le pouvoir de ces théories sur les relations et interactions sociales en relation avec le présent, l'histoire et la mémoire des groupes étudiés. « Les représentations que se font les gens affectent la nature des gens et ont une force compulsive qui n'égale aucune force matérielle. »

Moscovici inverse ici, d'un seul trait de plume, la tendance, souvent observée, qui considère que la connaissance *sèche*, celle de la science qui avance vers un progrès infini et indéfini, détermine de l'extérieur les relations sociales. Ce qui lui permet d'avancer une thèse épistémologique pour toute une discipline :

Si la psychologie sociale est une science centrale du domaine des cognitions, ce n'est pas parce qu'elles expriment la société, ou sont pour ainsi dire déterminées de l'extérieur par elle, comme tant d'autres choses, mais au contraire c'est parce que les cognitions ont une importance exclusive, de l'intérieur, pour le tissu de la société [...]. Il est aussi arbitraire de séparer les couches mentales et comportementales dans la société, la forme et le contenu des cognitions, que de séparer dans le langage la syntaxe et la sémantique.

Partant du principe que l'étude des représentations sociales gagne en pertinence dans un contexte de changement (apparition d'une nouvelle représentation ou mutation d'une existante), l'auteur pose trois présupposés permettant d'éclairer la notion des représentations sociales : la *légitimité*, le *contour* et la *structure*.

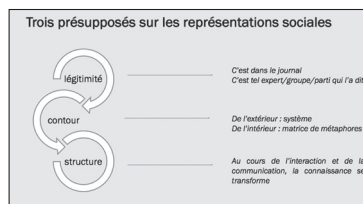


Fig. 2. Trois présupposés sur les représentations sociales.

La *légitimité* renvoie à l'autorité cognitive et épistémique de la source d'une information, qu'elle soit normative, collective, médiatique ou experte. Il s'agit de l'équivalent contemporain du principe de non-contradiction, cher à Lévy-Bruhl, renforçant le fait que les représentations sociales sont imperméables à l'information et davantage sensibles à la fixation par convention à un référent qui réduit l'ambiguïté des éléments qui la composent. « Pour être légitime, une question doit être prise dans la gamme des questions qui ont des chances de recevoir une réponse. Il est légitime qu'un élève ou un ami demande ce qu'est l'ADN, et non ce qu'est un démon, bien que la plupart des personnes qui échangent de telles questions n'en sachent pas plus long sur le premier que sur le second. »

Le *contour* renvoie aux trois dimensions qui caractérisent classiquement et distinguent entre elles les représentations sociales : attitude, information, champ de représentation. Cependant, Moscovici va encore plus loin, expliquant que ce contour permet aux représentations sociales de se présenter comme des théories du réel avec leurs propres moyens d'explication, d'attribution de causes et d'interprétation de la réalité. Cette matrice fonctionne comme les prédicats ontologiques en philosophie, prenant l'allure d'une espèce de métaphore dominante, objectivée donc échappant à la controverse.

La *structure* concerne leur structuration cognitive si spécifique car générée dans le quotidien au cours de nos communications et interactions avec une visée pragmatique orientée vers l'action. C'est une forme de connaissance socialement située, aisément partagée par des gestes ou des maximes conversationnelles et émotionnelles, car culturellement ancrée. « Au moins une implication s'en dégage : les représentations sont sociales par un isomorphisme particulier de la structure cognitive et des fonctions d'agir et de communiquer, dans la société en général, qu'elle remplit. »

Ainsi, continue l'auteur,

dès le début, nous avons estimé fondamental le processus selon lequel les gens communiquent et constituent leur réalité, en particulier à l'aide d'une « connaissance » si faible et si étrange venant de la science, et nous avons espéré qu'une théorie des représentations sociales l'éclairerait. Et nous espérions changer la situation prévalente qui consistait à étudier uniquement des phénomènes intellectuels épurés tels la perception, le raisonnement, etc.,

sans référence au contenu et à la pragmatique en milieu concret. Pour parler franchement, je ne vois pas pourquoi on scrute avec tant de soin et de finesse les croyances et les sentiments des enfants, des gens anormaux et des soi-disant primitifs, alors qu'on se dépêche, dans nos expériences sur la pensée, d'aplatir les adultes normaux et les adolescents. Comme si leur vie cognitive et linguistique pouvait être isolée du reste. Nous les traitons comme s'ils n'avaient pas de profondeur, comme si leur monde n'avait que deux dimensions. [...] Aussi ai-je fait le pari qu'il valait la peine de les étudier comme des sujets à part entière, leur réservant le même traitement qu'aux enfants, aux anormaux et aux soi-disant primitifs, le même soin anthropologique. C'est la raison pour laquelle la plupart des études sur les représentations sociales sont menées *in situ*. Ainsi que l'a remarqué Neisser, nos intuitions les plus originales relatives à l'esprit individuel et social nous viennent de cette façon. Une leçon à retenir pour la psychologie sociale. Et même pour la sociologie.

Voici le genre d'hommage qu'on souhaite lui rendre. Inciter à revenir vers ses textes, scruter avec précision ses nombreuses propositions théoriques et pratiques, s'inspirer de leur audace et de leur potentiel de liberté créatrice, examiner leurs connexions avec toutes les autres sciences sociales. Enfin, proposer des articulations dans le labyrinthe des idées que l'on découvre, afin de les mettre à l'épreuve des questions sociétales actuelles. Il termine ce manuscrit inédit avec ces phrases : « Eh oui, les représentations sociales sont une manière de rendre le monde habituel plus passionnant. C'est dans cette perspective qu'elles prennent leur essor et à cette condition qu'elles reçoivent toute leur extension. »